L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLÉANS
DIMANCHE, 26 FEVRIER 1893.

THEATRE DE L'OPERA.

LA SAISON PROCHAINE.

Nous ne connaissons pas, à la Nouvelle-Orléans, d'institution qui intéresse autant le public que celle de l'Opéra français. Elle a le don d'y agiter tous les esprits, d'y passionner toutes les âmes. Loin d'en faire un reproche à la population, on ne peut que l'en féliciter. Cela prouve qu'elle a le goût des grandes et belles choses, un irrésistible besoin de distractions élégantes et élevées.

Mais il y a deux façons d'envisager une pareille institution ; il y a la question d'art, proprement dite, et la question des affaires, et il arrive souvent que cette dernière qui, paraît secondaire, de prime abord, prend plus d'importance que la première, et devient beaucoup plus difficile à résoudre.

Rien n'est plus noble que les plaisirs artistiques ; mais aussi rien n'est plus coûteux. Nous connaissons ici des gens qui sont grands amateurs de peinture, à qui nous pourrions même accorder le titre, très rarement justifié, de connaisseurs, et qui n'ont jamais pu se procurer, pas une dizaine de jours, le plaisir de posséder une simple aquarelle de quelque valeur. Il y en a qui passeraient volontiers toutes leurs soirées au théâtre de la rue Bourbon, et à qui leurs moyens ne permettent pas d'y mettre les pieds, deux fois par mois.

Il est impossible de songer à entretenir convenablement un opéra comme le nôtre, sans disposer de grosses sommes d'argent, et le malheur veut que les dépenses, au lieu d'offrir quelque chance de diminution, ne font qu'augmenter sans cesse. La nature des choses le veut ainsi. A force d'entendre, nous sommes devenus très difficiles, très difficiles même, étant donné le triste état de nos affaires commerciales et industrielles.

Nous ne nous contentons plus du simple personnel chantant d'autrefois, d'un chœur restraint, d'un orchestre incomplet. Il nous faut, devant la rampe, des artistes d'élite. Il nous faut de trente-cinq à quarante choristes, ayant, tous et toutes de la voix, et capables de nous donner des ensembles à peu près irréprochables. Sous ce rapport, il y a d'énormes progrès accomplis.

Tous les amateurs ont pu, durant la saison qui vient de se clore, remarquer la partie de ténor, généralement faible, mais, cette fois, très brillante et produisant d'excellents effets.

Il nous faut un orchestre nombreux, bien composé, où les cuivres jouent un grand rôle—le répertoire moderne l'exige. Ici encore, nous avons des améliorations à constater. Nous n'en citerons qu'une : un jeu de quatre cors, indispensable dans tout orchestre d'une de ces nom, mais qui, jusqu'ici, avait presque toujours fait défaut.

Il nous faut un corps de ballet composé de seize à dix-huit danseuses, en tête desquelles figurent trois ou quatre ballerines de valeur, sans compter une véritable étoile de la chorégraphie, dont nous ne pouvons plus nous passer. Il nous faut une mise en scène luxueuse et des décors nouveaux pour encadrer des drames lyriques qui sont nouveaux eux mêmes, et nous transportent constamment dans le pays du merveilleux.

Tout cela—et bien d'autres choses encore que nous passons sous silence, coûte beaucoup, coûte énormément. Lamartine a dit, un jour, du haut de la tribune, que tout, en ce bas monde, se réduisait à une question de boire et de manger. On peut dire que toute l'entreprise de l'Opéra Française se réduit à une question de "*dollars and cents.*" Il faut, en définitive, joindre les deux bouts : il faut faire concorder la colonne des recettes avec celle des dépenses. Quelle mesure prendre pour y arriver ? Baisser les prix, établir ce que l'on appelle des prix populaires ? La belle avance, si, avec des salles combles, vous n'arrivez pas à couvrir vos frais. Vous suivrez alors, forcément, fatalement, l'exemple de la Direction dernière qui, victime elle même d'un rabais malencontreux, avait adopté, forcément, fatalement, cette ligne de conduite. Vous multiplier les représentations, vous accumuler matinées sur soirées ; vous fatiguez, et les artistes qui tombent, fourbues de fatigues, et les bourses, lassées de se délier, chaque soirée, chaque matinée, et le goût des spectateurs qui se blase, qui s'oblitère, et finit par nous pousser à désertier l'Opéra.

Ne vaut-il pas mieux conserver les anciens prix qui permettent de ne pas trop multiplier les représentations ; de ne fatiguer ni les chanteurs, ni les spectateurs ; de conserver aux premiers l'entrain qui leur est nécessaire, et au public, la bonne humeur qui est la première garantie du succès ?

Reste la durée des engagements qui, pour quatre mois, est insuffisante, et pour trois mois, doit être désastreuse. On peut sauver la situation, en faisant de courtes apparitions soit à New York, soit au Canada, soit dans la Californie.

Tout cela dit, nous nous permettrons de déclarer franchement que ces choses-là ne nous regardent pas, ou devraient ne pas nous regarder. Si nous en causons, c'est qu'on nous le demande, avec instance ; c'est que, à tort ou à raison, on nous accorde une certaine compétence en la matière.

En cela on ne se trompe pas. Il y a une justice à rendre à l'ABEILLE, c'est que, depuis bien des années, elle a confié la critique d'art à des hommes qui connaissaient le métier et avaient une profonde expérience des choses du théâtre.

BÉNÉFICE DES EMPLOYÉS ET MACHINISTES.

C'est ce soir, nous le répétons pour la troisième fois à nos lecteurs, que vont décidément se fermer les portes de l'Opéra français. Mais, auparavant, il s'accomplira une dernière bonne œuvre. Il s'y donnera une dernière représentation au bénéfice des petits, des humbles employés qui après avoir travaillé longtemps et durement, touchent un maigre et insuffisant salaire. Les chœurs ont en leur bénéfice ; l'orhestre a eu les siens. Pourquoi les machinistes n'auraient-ils pas le leur ? L'espèce de dédain avec lequel on affecte de les mettre au rancart, ne nous les rend il pas plus sympathiques ? Après avoir peiné, pendant quatre ou cinq mois, n'ont-ils droit, de notre part, à une marque d'intérêt, à un témoignage d'estime ?

A cette occasion, on donne, ce soir, *le Bossu*, un des drames les plus populaires qui nous connaissions, un chef-d'œuvre de l'ancienne école, qui ne ressemble en rien aux lourdes élucubrations de nos dramaturges actuels qui sont presque tous tombés, parce qu'ils n'ont plus la foi. M. Aimont Bourgeois et Paul Féval ont réussi, c'est parce qu'ils croyaient naïvement que tout ce qu'ils racontaient était arrivé.

Allons donc, ce soir, applaudir *Le Bossu*, et un de ses meilleurs interprètes, M. de l'Etang, que, pour notre part, nous verrons avec plaisir remonter de nouveau sur la scène. Avec les prix réduits du dimanche, avec un drame aussi bien charpenté, il est impossible que l'on ne fasse pas salle comble.

Grand Opera House.

Voici que nous revienment enfin, les ménestrels tant aimés et si longtemps attendus de la troupe Primrose et West. Ils débutent, ce soir, au Grand Théâtre de la rue du Canal. Ils qui le mérite tout spécial de donner un spectacle purement américain, d'origine américaine et conforme, de tout point, aux goûts du public américain.

Heureux engagement qui va procurer à ce théâtre de belles salles et de copieuses recettes. Il y aura foule, ce soir, au Grand Opera House.

Académie de Musique.

Grand événement, ce soir, à l'Académie de Musique : première représentation du *Père Prodigue* et première soirée de la grande étoile netnelle de la chorégraphie, de la célèbre Carmencita, qui a le privilège d'attire la foule partout où elle fait son apparition. Nous nous ferons un devoir d'assister à cette soirée de gala.

Athénée Louisianais.

RÉUNION DU 24 FÉVRIER.

En ouvrant la séance, M. le Prof. Alcée Fortier, président, annonce officiellement la grande perte que l'Athénée vient de faire en la personne du général Beauregard, et il exprime dans des termes qui traduisent fidèlement les regrets que ce deuil inspire à tous ses collègues

Motion est faite et adoptée que les paroles de M. le Président soient transmises à la famille de l'illustre défunt, et qu'elles soient accompagnées d'une lettre adressée par M. le secrétaire.

A cette même séance, M. Gustave Somint, avenat, a été élu membre actif.

Après la Diphtérie, pour expulser du sang les éléments viciés et reconstruire le sang, le malade doit prendre la Scott'emulsion de Scott.

UN ARTISTE.

Nous avons été heureux de recevoir, vendredi dernier, la visite d'un homme distingué, d'un peintre de vrai mérite, M. Conrad Schmidtt, domicilié à Louisville, et venu à la Nouvelle-Orléans, il y a peu de jours, dans le seul but d'y faire le portrait à l'huile du général Beauregard.

C'était, paraît-il, un désir très vif du grand artiste, qui le poursuivait, qui le hantait, de fixer sur la toile les traits de cette belle et sympathique figure louisianaise.

Il se promettait d'apporter à ce travail toute la délicatesse, toute la subtilité de son goût, toutes les ressources de son fin talent ; et il est certainement fait ressemblant, vivant, parlant, si la fatalité ne fut venue déjouer ce projet à peine ébauché. En effet, au lendemain même de l'arrivée ici de M. Schmidtt, le général Beauregard tombait malade, et jamais les pinceaux de l'artiste ne sortirent de leur étui.

M. Schmidtt est venu au Sud, muni d'excellentes recommandations, celles entr'autres de Mlle Rouleone et de M. A. R. Sutton, deux personnes de haute distinction, de Louisville, dont nous nous honorons de l'amitié.

Le jour où M. Schmidtt se présentait à nous dans nos bureaux, l'homme qu'il avait choisi comme sujet et dont il eut tant aimé peindre la noble et mâle figure, descendait dans la tombe.

Il n'avait pas compté avec la fragilité des choses humaines, car la mort, encore, il caressait son rêve de s'en retourner à Louisville avec une reproduction parfaite du personnage de l'illustre soldat.

M. Schmidtt demeurera quelques jours de plus parmi nous ; il est visible au studio de M. Washburn, rue du Canal.

Les Pilules d'Ayer garantissent la guérison complète et radicale des désordres de l'estomac, la constipation, l'infection de l'haleine.

Rappelez-vous que pour un fort rhume, il n'y a pas de remède plus efficace que le Sirop de Ducongé.

Cette excellente préparation existe depuis 63 ans.

Son succès a été admis depuis longtemps, dans les cas de Rhumes, de Toux invétérées, d'Asthme, Bronchite, Inflammation de la Gorge, de l'Estomac et des Intestins, le crachement de Sang et la Coqueluche.

En vente chez tous les Pharmaciens. Laboratoire 52 rue Bienville, N.-O.

Théâtre St-Charles.

Ce soir, et pendant toute la semaine, pour la première fois en cette ville, la mesante comédie, *Dr Bill*, sous la direction de M. Geo Saumis. Il y aura certes foule tous les soirs et les recettes seront bonnes.

Entre oncle et neveu :

—Mon oncle, je sens ma vocation ; je ne veux plus être avocat, je veux étudier la musique.

—Soit, mais je viens jamais jouer dans ma cour.

Une remarque :

On dit, à tout instant, que la bêtise humaine est sans limites.

Et, cependant, quand vous parlez d'un homme bête, vous dites :

—Que ce malheureux est donc borné !

Calino prétend que les marchands d'oiseaux sont d'affreux filous.

—Tenez, dit-il, la semaine passée, pas plus tard, j'avais acheté deux serins. Je les avais acheté de confiance.

—Eh bien ?

—Eh bien ! ils sa sont envolés !

Querelle conjugale.

—Vous êtes insupportable, madame !

—Et vous donc ?

—Toujours hérissée comme un chardon !

—Si j'étais un chardon, vous m'auriez déjà mangé !

Dans un lycée de jeunes filles :

L'examinateur. — Pourriez-vous me dire, mademoiselle, quel est l'animal qui a le plus d'attachement pour l'homme.

La candidate, après mûre réflexion.—La sangsue, monsieur.

On a conduit M. Momo, d'abord au tribunal correctionnel, ensuite au cour d'assises. Pas comme accusé, bien entendu, mais en qualité de simple curieux, pour voir.

Naturellement, M. Momo n'a rien de plus pressé que de demander des explications.

—Maman, les messieurs qui ont des robes noires, pourquoi, dis ?

—Mon chéri, c'est pour confesser les méchants qui ont commis des fautes.

—Alors, pourquoi y en a-t-il qui ont des robes couleur de sang ?

—Parce que, ceux-là, les fautes qu'ils ont à juger sont plus graves, et leurs robes en rougissent.

Deux jeunes provinciales grillent du désir de voyager loin, bien loin.

Alice parle d'aller en Amérique ; Berthe, plus modeste, ne songe qu'à visiter la capitale, le mystérieux Paris.

Hier, au parc, Berthe aperçoit Alice et lui crie au loin :

—Ah ! ma chère, que je suis contente ! Imagine toi que c'est fait ! Les malles sont bouclées ; nous partons pour Paris.

—Bien vrai !

—Mais oui !.... Papa a été mordu par un chien enragé, et nous l'accompagnons tous à l'Institut Pasteur.

On a envoyé la domestique acheter du thé :

—Lequel voulez vous, mademoiselle ? demande le marchand ; du thé vert ou du thé noir ?

—Cela m'est égal ; ma maîtresse est aveugle.

L'oncle Thomas dit à son neveu Boireau :

—Vois-tu, mon garçon, tu as un intérêt à ce que je vive le plus longtemps possible : je ne suis pas prodigue, moi, et plus je vivrai, plus je t'en laisserai.

—Sans doute, mon oncle, répond Boireau, avec son plus gracieux sourire, mais, enfin, il ne faut rien exagérer !

Une personne très-pressée se présente au cabinet d'un personnage important.

—Monsieur ne reçoit pas, dit l'huissier.

—Mais j'ai une lettre d'audience.

—Monsieur enterre sa belle mère.

—Ah !

—Alors, l'huissier d'un ton doctoral :

—Et quand Monsieur enterre sa belle-mère, il n'aime pas qu'on le dérange ?

—Quel est donc ce bruit que j'entends dans l'antichambre ?

—C'est votre perroquet, madame ; il vient de me mordre jusqu'au sang.

—Oh ! pauvre petite bête !

Un juge et un avocat chassent de compagnie ; le juge, apercevant un lièvre, le couche en joue et murmure :

—Condamné !

—....Par défaut, complète l'avocat en voyant le lièvre manqué, malgré la sentence, continuer sa course.

Bébé a pris un arrosoir qu'il a rempli d'eau et, profitant de ce que la fenêtre est ouverte, asperge les passants.

—Eh bien ! bébé, crie le père, qu'est-ce que tu fais là ?

Bébé répond :

—P'tit père, je jouais au "vilain temps."

Petit dictionnaire fin-de-siècle :

Genou.—Un crâne qui n'est pas à sa place.

Vengeance.—Une revanche, mais rarement une consolation.

Vérité.—Quand on la retire de son puits, elle fait peur à tout le monde.

Pauvreté.—N'est pas vice ; c'est peut-être encore pis.

Poltron.—Plus de courage dans les jambes que dans le cœur.

Entre cocottes de haut vol.

—Je dinais, hier, chez Mme Z.... C'était "très bien". Figure-toi qu'au dessert on nous a servi des couverts en or.

—Fais voir....

DR PRICE'S
Cream Baking Powder.
La seule Poudre de Crème de Tartre Pure.—Pas d'Ammoniaque ; Pas d'Alun.
En usage dans des millions de familles—40 années d'épreuve.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Température du 25 février 1893.
Thermomètre de E. A. L. CHAPMAN, Opticiens. No 142 rue du Canal
Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
Thermomètre matin.....	62	15
Midi.....	72	20
3 P. M.....	70	19
6 P. M.....	68	18

Mariages, Naissances et Décès, inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

MARIAGES—François Dardon à Mlle Frances Larcan ; Marcus J. Wolf à Mlle Gertrude Levi ; Lucien Mayer à Mlle Ida Block ; Bernard Peterson à Mlle Ella Jones ; Mathias Auer à Mlle Caroline Johnson.

NAISSANCES.—Mme August Hagadorn, une fille ; Mme Thomas Lenas, un garçon ; Mme Adolphe Cowles, un garçon.

DÉCÈS.—Veuve Mary A. Lahey, 50 ans, rues St-Thomas et Thalie ; Edward Mosley, 449 rue Josephine ; Rosalie Johnson, 29 ans ; rue Belleceste et Jersey ; Veuve Mary Lyons, 21 ans, Aille des Petites Sœurs des Pauvres ; Mlle Abigail D. Mollies, 31 ans, Biarritz, Frasec ; Mlle Aline Faurie, 26 ans, 90 1/2 avenue Pacifique ; Thomas Wesley, 31 ans, coin Alix et Olivier ; Jean L. Dujarric, 54 ans, 630 rue St-Claude ; Joseph Alfred Delery, 69 ans, 284 chemin du Bayou.

Ventes. — Ventes effectuées à la Bourse des Encanteurs :

Par Dannizer & Stern.

La résidence double à deux étages Nos 373 et 375 Avenue St-Charles, entre les rues Thalie et Melpomène, $13,900.

Propriété et résidence commerciale No 20 rue Toulouse, entre Chartres et Decatur, $3,250.

Ventes inscrites au bureau de l'annotateur des aliénations :

P. S. Charbonnet à Mme R. Dillon, un terrain borné par les rues Florida, Maurepas, Sauvage et Encampement, $350.

Mme Helen Gottschalk à Patrick Harnam, un terrain borné par les rues Ursulines, Hôpital, Dorgenois et Broad, $5.

Isaac Feitel à Daniel R. Noble, un terrain borné par les rues Washington, Chestnut, Sixième et Coliseum, $3,125.

Ollof Olsen au New South Building and Loan Association, un terrain borné par les rues Orange, Race, St-Thomas et Chippewa, $1,000.

Le même au même la même propriété, $1000.

Salatich et Baccich à Ford C. Bantovich, un terrain borné par les rues Decatur, Dumaine, Chartres et St-Philippe, $6,500.

Mme Amelia Rives à Mme C. Wahl, un terrain borné par les rues Gasquet, Rochebleve, Canal et Dorgenois, $1000.

Lena Schumacher et al. à Mme Rosa Demuth, un terrain borné par les rues Sorapuru, Rousseau, Première et St-Thomas, $900.

J. C. Despaux à J. J. Moulesun, un terrain borné par les rues Orléans, Marais, St Pierre et Tremé, $1,000.

F. O. Tripagnier à Mme P. Canonge, Jr, un terrain borné par les rues Ursulines, St-Philippe, Liberté et Marais, $2,000.

Louis Montault à Louis Montault, Jr, un terrain borné par les rues Girod, St-Jean-Baptiste et Clonet, $150.

Grand Jury.—Le Grand Jury a soumis hier au juge Moise un rapport spécial au sujet de la prison de passes. Une allusion tout à fait superflue y est faite au mauvais état de la bâtisse.

L'existence d'un *capitaine* des cours est condamnée avec raison, ce fonctionnaire étant toujours un despote qui abuse de son autorité.

Le grand jury signale aussi le fait que les prisonniers qui sont sans argent sont mal nourris et couchent sur le plancher des cellules, tandis que ceux qui paient pension sont fort bien traités et n'ont rien à désirer.

Association des épiciers.—Les épiciers du 2me district vont former une association dans le but de se protéger contre les mauvaises pratiques et de combattre l'augmentation du prix de la bière en fondant une brasserie.

125 épiciers ont déjà signifié leur intention de devenir membres de l'Association.

Un meeting sera tenu cette semaine pour organiser la société.

Accident.—Hier matin, à 10 heures, un aiguilleur de 25 ans, qui demeure au coin des rues Espagne et Morales, et est employé par la compagnie du Southern & Pacific R. R., est tombé en coupilant des wagons, au coin des rues Delta et Lafayette, et a eu la jambe gauche écrasée. On l'a transporté dans une voiture d'ambulance, à l'Hôpital de Charité, où le chirurgien de service a déclaré qu'on serait obligé d'amputer le membre mutilé.

Le feu.—A midi et demi, le feu a détruit rue Short, entre Huitième et Cohn, un hangar évalué $60, appartenant à Peter Hummel et occupé par lui. Une alarme a été donnée à la boîte No 24 par Mme Perrand.

Tentative de déraillement.—Le caporal Tauner et les agents Corun et Davenport ayant aperçu un nègre qui posait une poutre sur la voie des chars électriques, à l'intersection des avenues St-Charles et Peters, ils lui ont donné la chasse et on tiré un coup de revolver en l'air, dans le but de l'arrêter, mais il n'a fait que redoubler de vitesse et a réussi à s'échapper en sautant par dessus une cloture, encoignure Peters et Carondelet. Le surnuméraire Pudcer, inscrit de civil, a été chargé de surveiller le voisinage.

Arrestation.—Le detective Pecora a arrêté hier à midi, au coin des rues Baronne et Calliope, Archie Shields, un garçon de 19 ans, accusé de vol par Mme Dunbar, demeurant au No 151 de la rue Nord Rempart, chez qui il était employé.

Elle prétend qu'il y a quelques jours, il était monté dans sa chambre, pendant son absence, et lui avait volé un cornet à piston, une paire de lunettes en or, une pendeloque, une miniature et un couteau en argent. Le prisonnier a été écroué au poste de police du troisième precinct.

Enlèvement.—A 3 heures de l'après-midi, un enfant de couleur de sept ans, dont les parents demeurent au No 25 de la rue Quartier, jouait à l'encoignure de cette rue et de la rue de Chartres, quand il a accidentellement cassé une vitre chez un cordonnier italien nommé E. Trois. Ce dernier, furieux, est sorti de sa boutique et prenant l'enfant par le bras, l'a fait entrer chez lui et l'a enfermé dans une chambre.

Adeline Augusta, la mère de l'enfant ayant été informée du fait par d'autres enfants, est allée réclamer son fils ; mais l'Italien ayant refusé de le relâcher, elle est allée se plaindre au sergent Hevron qui a fait arrêter Trois par les agents Bergeron et Bateman. Il a été écroué au poste de police, du troisième precinct, sous une accusation d'enlèvement portée contre lui par la femme Augusta.

Arrestation d'un voleur.—Vendredi soir, Dan Reese, un garçon boulanger de 19 ans demeurant encoignure Elmire et Remparts, employé à la boulangerie de M. John Eckendorff, coin Désiré et Dauphine, s'est introduit chez son patron, vers 10 heures du soir, est entré dans la salle à manger et a ouvert un coffre-fort dans lequel il a volé une somme de $620, en billets de banque, laissant un sac qui contenait une somme de $140 en argent.

Hier en ouvrant son coffre fort pour échanger un billet, M. Eckendorff s'est aperçu de la disparition de son argent.

Ses soupçons se sont immédiatement portés sur Reese qui avait été vu dans le voisinage avec une forte somme dans sa poche. Il s'est rendu au poste du cinquième precinct et a mis le sergent Conrad au courant de l'affaire. Accompagné de l'agent Rogers, M. Eckendorff s'est rendu chez Reese. Ils l'ont trouvé devant sa porte. Il n'a pas cherché à s'enfuir à l'approche de l'agent, et il a de suite avoué être l'auteur du vol.

Il a déclaré avoir confié une partie de l'argent à sa mère et s'avoir dépensé l'autre pour bamboucher, s'acheter des bijoux et des vêtements. Conduit au poste de police, il a dit qu'il n'avait pas emporté le sac d'argent parce qu'il était trop lourd.

Mme Reese a remis au sergent une somme de $186 qui lui avait été confiée par son fils. Celui-ci a restitué un vêtement de $18, une bague de $18 achetée chez A. M. Hill et une bague de $12 achetée par lui chez Peter Anderson, No 133 rue Sud Rempart. Tous ces achats avaient été faits avec le produit du vol.

Il a été écroué au poste du cinquième precinct sous une accusation de vol avec effraction. L'argent restitué ainsi que les bijoux ont été conservés comme pièces à conviction.

Olympic Club.—Adieu paniers, vendanges sont faites ! s'écrialent les mondains du *high life*, il y a une quinzaine de jours, après d'être amusés toute une saison, avoir bu à pleines lèvres à la coupe des plaisirs. Ils vivent aujourd'hui dans l'austérité, la mortification, tandis que se poursuivent activement les préparatifs d'un autre carnaval des *Plaisirs* et des *Roses*, celui-là auquel prendront part des milliers de *Sportsmen* venus de tous les points des Etats-Unis.

C'est le 1er mars, qu'il s'ouvrira, et c'est le 2 et le 3 qu'il se continuera.

Les sieurs George Dawson, Australien, et Tommy Ryan, Américain, seront les premiers à se mesurer dans l'arène du grand club du Troisième district.

Le lendemain, pugilistes et lutteurs y descendront : Wm McMillan et Billy Hinds se gantteront pour se faire quelques plaies et bosses, et, après eux, Ernest Roeber et Evsort de Lewis tenteront et se disputeront une grosse somme d'argent à la lutte gréco romaine et à la lutte *attrape n'importe comment*, très amusante cette dernière.

Enfin, le tadisième soir, deux colosses, deux hercules, Joe Goddard et Ed. Smith, se concourront, devant une très nombreuse assistance, pour un prix de dix mille dollars.

Les nouvelles qui nous viennent de tous ces gladiateurs soumis à un *entraînement rigide*, sont des meilleures. Tous mangent, boivent et dorment bien—qu'on se le dise !

Et tandis que là-bas, à la Baie St-Louis, à Mississippi City, à Scranton, on s'engraisse les combattants sans les affaiblir, pour les rendre plus agiles, on assouplit leurs muscles ; ici la spéculation va son train. Aux *Turf Exchanges* au pari gros ; les *bank notes* par rouleaux passent des gousses des parieurs aux coffres des maisons de jeux. Encore quelques jours, et messieurs les gladiateurs et messieurs les spéculateurs sauront si dame Fortune leur a souri ou tourné le dos. Les uns, elle couvrira de gloire et de dollars ; les autres, de plaies, de bosses et de regrets amers.

On trouvera dans une autre colonne de cette feuille une annonce où sont donnés les prix des billets de chacun de ces divertissements.

Le Olympic Club fait principèrement les choses. Il se montre toujours soucieux du confort de ceux qu'il reçoit dans son cirque ; entoure de sollicitude ceux qui s'y donnent en spectacle. Comme en toutes autres circonstances, l'ordre le plus parfait y règnera.

Feu de coton.—A 2.30 de l'après-midi, le feu s'est déclaré dans un tas de quinze balles de coton chargées sur un camion qui passait au coin des rues Esplanade et North Peters, et l'a endommagé pour environ $20.

Les flammes ont été éteintes par le corps de sauvetage de la rue Esplanade.

Bagarre.—Vers 9 heures du soir, les nommés Jack Schroeder, Jacob Fisher, Frank Fisher, D. Wiops et Frank Berry ont créé une bagarre à l'encoignure des rues Hitième et Carondelet ; ils sont entrés dans le café de J. McDonald et se sont emparés de verres et bouteilles qu'ils se sont mutuellement jetés à la tête.

Ils ont été conduits à l'encoignure Septième et Carondelet, où ils ont recommencé à se battre. Jacob Fisher est allé chez lui chercher un bâton dont il a frappé Frank Berry à la tête. Le blessé a été transporté chez lui, encoignure Baronne et Delachaise, où il a reçu les soins d'un médecin. Des accusations ont été portées contre les cinq individus qui étaient tous en état d'ivresse au moment de la bagarre.

Recettes des Recorders.—Les recettes des différents recorders pendant la semaine ont été comme suit :

Ed. Whitaker, 1er recorder.	$182 50
A. R. Moulin, 2me recorder.	232 50
J. F. Michel, 3me Recorder...	70 00
W. E. Willett, 5me Recorder	56 00
Total.....	$541 00

Rapport du Trésorier.—Le trésorier de la ville fait le rapport suivant pour la semaine :

Balance comptant au 18 février 1893.....	$74,782 92
Recettes depuis.....	64,412 99
Total.....	$159,195 85
Moins les payments.....	41,592 20
Balance au 25 février...	$117,603 65

Au Chef de police.—Ce matin, à 1 heure, le chef Gaster a reçu de Miles ville, Montana, un télégramme par lequel le detective A. Grabert lui annonce que l'individu arrêté à Terry est bien Gus Albers, l'assassin de la veuve Wayman et qu'il partira avec lui ce matin pour la Nouvelle Orléans, où il a consenti à revenir sans réquisition.

Mesmes faits.—A 4:30 heures de l'après midi, Bertha Rolf, une enfant de six ans dont les parents demeurent au No 53 de la rue St-Pierre, passait au coin de cette rue et de la rue Royale, quand elle a été renversée et légèrement blessée par le fiacre No 238, conduit par un nommé Emile Nothe. Les parents de l'enfant ont refusé de poursuivre le cocher.

—Les pugilistes Gerge L. Pierce, Alphonse Garcia et Jack Williams, donneront demain soir une exhibition de boxe au bénéfice de la veuve de l'agent Turregano.

Dictionnaire de Charenton :

Homme blasé.—Un homme qui a la courbature du bonheur.

Entre deux chevaux de roteur, sur les boulevards extérieurs :

—Moi, tu sais, j'en ai assez du métier. Voilà maintenant qu'on ne pourra plus dévaliser les passants tranquillement.

—On renforce la police !

—Non. On met un impôt sur les opérations de bourse !

Deux braves gens, se promènent en causant, et voyant passer une de leurs anciennes relations :

—Tiens ! le fils d'Un Tel, dit l'un.

—Oui, c'est lui, répond l'autre. Qu'est-ce qu'il fait maintenant ?

—Il est financier.

—Pas possible ! J'ai connu son père, c'était un honnête homme pourtant.

Petite conversation entre le khédive d'Egypte et le ministre anglais.

—Si vous n'étiez pas Turc, mon cher khédive, que désiriez-vous être ?

Le khédive, gracieusement :

—Etre Anglais.

Le ministre :

—Volontiers, mon cher khédive. Et il lui tord le cou.

L'esprit d'autrefois :

—Par quelle raison l'opération de la pendaison amène-t-elle la mort chez l'homme ? demandait un jour, un prélat facétieux, à un physiologiste.

Le savant lui répondit :

—Parce que la respiration est arrêtée, la circulation suspendue, parce que, enfin, le sang affluant au cerveau le congestionne, etc.....

—Vous n'y êtes pas du tout, cher docteur, interrompit le prélat, l'homme passe de vie à trépas, tout simplement parce que la corde dont il "dépend" n'est pas assez longue pour que ses pieds puissent toucher terre.

On juge, en correctionnelle, un financier véreux mis en état d'arrestation au moment où il se disposait à partir pour l'étranger.

—Mon client, messieurs—dit l'avocat—est un ancien combattant de Magenta et de Gravelotte. Deux fois, il a volé à la frontière.

Le président l'interrompant avec un fin sourire :

—Alors, c'est été la troisième :

Au retour de son premier voyage en Angleterre, un humoriste célèbre déclarait qu'il n'avait pu trouver, en ce pays, de fruits mûrs que les pommes cuites, de poli que l'acier.

Béchamel, nouvellement abonné au téléphone, veut, dans une cabine publique, en montrer le fonctionnement à son ami.

—Tiens, lui dit il, je viens d'avertir ma femme que nous dînons ensemble, ce soir. Mets l'oreille à l'appareil, et tu vas l'entendre me répondre qu'elle a parfaitement compris.

L'ami écoute et entend :

—Tu aurais bien pu te dispenser d'inviter cet imbécile !

A propos des duels entre journalistes et parlementaires :

Autrefois on faisait battre des bêtes pour amuser les gens d'esprit ; aujourd'hui, les gens d'esprit se battent entre eux pour amuser les bêtes.

On jugeait un affreux gredin qui avait assassiné sa femme.

Conformément à la formule traditionnelle, le président lui demande, à la fin des débats, s'il a quelque chose à ajouter pour sa défense.

—Messieurs les jurés, dit-il, alors, avec attendrissement, songez que, si je suis condamné à mort, mes enfants seront orphelins.

DEPECHES Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

FRANCE.

M. Andrieux promet de faire de nouvelles révélations.

Paris, 25 février—M. Andrieux a déclaré hier qu'il révélerait à la veille des prochaines élections les noms de hauts personnages compromis dans l'affaire de Panama, ce qu'il donnerait des preuves de leur culpabilité.

Il a dit que ce serait comme un coup de foudre pour les politiciens au pouvoir.

Les comptes de la compagnie de Panama.

Paris, 25 février—M. Flory qui a été choisi par le gouvernement pour vérifier les comptes de la Panama Canal Co. annonce que la somme totale, reçue par les entrepreneurs pour travaux réels et fictifs et matériel pour le percement de l'Isthme s'élève à 472 820,004.

Sur cette somme 102,358,444 francs, représentent les paiements faits aux ouvriers.

Il est impossible, faute de références de s'assurer si le travail qui soi-disant a été payé a été exécuté.

La American Dredging Co., a réclamé à elle seule 69,305,396 francs.

Il n'existe aucun papier sur lequel on puisse se baser pour déterminer quels ont été les profits des entrepreneurs.

Dans les comptes de la American dredging Co., figurent des indemnités que rien ne semble justifier, et dont le total s'élève à 10,800,000 fr.

Les comptes d'une autre compagnie américaine s'élèvent à 18,280,084 fr. Les livres de cette compagnie, dit M. Flory, ont été tenus si irrégulièrement, que les profits qui se chiffrent par une somme de 7,972,511 ne doivent être acceptés que sous réserve. La compagnie des ingénieurs française déclare que ses dépenses se sont élevées à 35,398,800 fr.

Un autre entrepreneur a reçu 76,211,002 francs. Sur cette somme, le profit net a été de 20,723,285 francs. Une compagnie a réalisé un profit net de 11,437,381 francs, sur une somme de 50,858,444 francs.

A un autre entrepreneur, il a été versé 37,627,836 francs. Profit net, 12,513,382.

Le compte de M. Eiffel s'est élevé à 170,653,226 francs, sur lesquels il a réalisé un profit de 33,073,455.

M. Flory calcule que les profits des entrepreneurs, autant comme il est possible de les déterminer, se sont élevés à 77,747,504 francs.

Les noms des compagnies en question seront publiés dans le rapport du comité d'enquête de la chambre des députés.

M. Pelletan accuse la chambre d'avoir supprimé les chiffres du rapport de M. Flory que l'on avait obtenu pour le publier sans la permission des autorités.

Nouvelles d'Allemagne.

Berlin, 25 février—L'empereur Guillaume assistait hier soir à un dîner officiel donné par le Dr Von Boettticher, représentant du Chancelier. L'empereur a fait, en grande partie, les frais de la conversation qui a eu pour thème la grande question du moment—la formation d'un parti agraire.

Le chancelier Von Caprivi, qui fêtait l'anniversaire de sa naissance, était le seul ministre absent.

L'empereur, en lui portant un toast, a dit qu'il sacrifiait ses sentiments personnels pour servir l'Etat et rester fidèle à son empereur.

Il s'est exprimé de telle façon que les convives sont persuadés que le chancelier ne perdra son poste que lorsque l'empereur succombera par suite de la défaite de la politique impériale dont les comités agraires demandent un changement radical.

L'agitation soulevée par les fermiers prend tous les jours un nouveau développement. Le Congrès des agriculteurs allemands, la ligue des paysans, composé de 40,000 membres, l'Union de réforme économique et financière et l'association bi-métallique ont annoncé qu'elle sympathiseront pleinement avec la Ligue agraire.

Les chefs de ces associations sont les mêmes ; ils travaillent dans le même but, le renversement de Caprivi, la protection de l'agriculture et le retour au bi-métallisme.

Les chefs de cette coalition se sentent déjà assez forts pour assurer qu'ils ne se contenteront que d'un changement radical de la politique gouvernementale. Comme il n'est pas permis de croire que l'empereur accède à leurs exigences, celles-ci équivalent à une demande de dissolution du Reichstag à bref délai.

Formidable par elle-même, la coalition est encore fortifiée par son alliance avec les anti sémites.

La Ligue des Paysans, en consentant à une fusion avec la Ligue Agraire, a voté une résolution par laquelle elle déclare que tous ceux qui sont intéressés dans la protection de l'agriculture doivent s'unir pour opposer une forte phalange au radicalisme, au socialisme et au judaïsme.

La presse Freisinge a d'abord affecté de mépriser ce mouvement, mais il a pris une telle importance qu'il est maintenant impossible de ne pas le prendre au sérieux.

L'empereur le suit très attentivement et il a ordonné à Herr Lucanus, le chef de son cabinet privé, d'envoyer des agents dans les réunions du parti agraire et de lui faire télégraphier des rapports des divers centres du pays.

Le prince Bismarck est partisan de la réforme demandée et il a donné au parti agraire l'assurance de son entière sympathie.

Le *Hamberger Nachrichten*, dans une série d'articles inspirés par le prince Bismarck pousse les chefs à l'action, leur conseille de continuer leur attaque contre le gouvernement, et leur prédit le triomphe.

Le Recteur Ahlwart a été remis en liberté, son terme étant expiré.

Les anti-sémites ont trouvé à l'occasion d'une nouvelle démonstration.

Herr Hertwig et Herr Werner, membres du Reichstag, ont parlé contre les Juifs en termes très violents.

Ahlwardt a été applaudi, lorsqu'il a annoncé qu'il était prêt à sacrifier de nouveau sa liberté, si à ce prix il pouvait seulement délivrer plus tôt le pays de l'horrible plaie du judaïsme. Ahlwardt a pris son siège au Reichstag aujourd'hui.

Les rumeurs mises en circulation au sujet d'un traité de commerce Germano-Américain sont sans fondement.

Les membres du parti du centre ont célébré le jubilé du pape par un banquet à l'hôtel Kaiserhof. On a bu av